NOCTURNES FOREZIENNES 2008 à SAINT-ETIENNE (19-20 Avril),
ou la bataille d'Abbach (par Diégo Mané)

Comme d'habitude, raison première de notre fidélité, la bonne humeur a règné tout au long de la partie organisée par Jean-Luc Dorel (Club "Champs de Bataille" de Firminy, que vous pouvez retrouver dans les liens du site "Planète Napoléon").

L'expertise, pour ne pas dire le machiavélisme de Jean-Luc Dorel en matière de scénarios, garantissent chacun d'une chose, rien n'est sûr, et à tout hasard il vaut mieux se méfier. De ses ordres, de ce qu'ils semblent suggérer, de ses "alliés"...

L'ami Yann Bauzin, appelé sur un autre théâtre d'(autres) opérations, manqua au dernier moment, ainsi que ses Wurtembergeois, qui furent remplacés au pied levé par des Polonais qui m'échurent en sympatique partage, car je les aime bien.

Et j'ai de la chance en la matière, ayant joué Polonais aux Nocturnes de 2005, à Brottes 2007, et donc aux Nocturnes 2008. Je les jouerai aussi à Brottes 2008 dans un petit mois, et mes deux plus récentes parties au KRAC, en 2007 (snif !), le furent aussi à la tête de ces braves... et contre le même adversaire... avec plaisir !

La bataille d'Abbach, combat hypothétique en 1818, opposa une armée Prusso-Saxonne a une coalition Austro-Bavaro-Polonaise de circonstance. Je ne parlerai, pour ma part, que de ce que j'ai vu. En effet, si "un soldat ne voit guère au-delà de sa compagnie", je vous assure qu'un général ne voit guère au-delà de sa division.

Je voyais donc juste assez sur ma gauche pour comprendre successivement, au fil de la bataille, qu'elle était mal assurée, puis "en l'air", puis carrément menacée, ce qui m'obligea à rester prudent de ce côté. Par chance, de l'autre, "le beau Danube bleu" me garantissait des surprises... puisqu'il n'y avait pas de navires !

Côté adversité j'ai été servi puisque mes moins de 6.000 Polonais eurent à lutter contre plus de 12.000 ennemis dont 3.000 d'élite (mais il est vrai autant de milice), et comme je n'ai perdu "que" 1.000 hommes au final, alors que le but avoué de l'ennemi, je ne l'ai su qu'après, était ma destruction, je m'en suis assez bien tiré.

Je vous gratifie plus loin de mon rapport (presque) véridique sur cette bataille, et plus loin encore, de quelques photos médiocres (désolé) mais qui, paradoxe, illustrent bien mon propos et permettent de mieux comprendre ce qui s'est passé.

Je précise pour ceux qui ne le savent pas qu'a Saint-Etienne l'esprit prime la règle et que l'arbitre étant détenteur de son esprit tout ne se passe pas toujours comme le joueur, même "matheux" ou intuitif, l'a escompté. C'est donc un peu le "fog of war", cher aux Anglo-Saxons, qui règne en maître d'un bout à l'autre de la partie...

...dont la fin est au diapason. Tout le monde se tait, suspendu aux lèvres de "Dieu", dans l'attente de sa sentence. Je ris encore en revoyant le visage ahuri de Stéphane Parrin, incrédule lorsqu'il apprit sa victoire, pas évidente du tout sur le terrain, car basée sur des éléments extérieurs inconnus de lui sinon de l'ennemi.

Abbach, huit heures du soir, le 19 Avril 1818

Le Général de Division Manewski
Commandant la Division Polonaise

A SE le General der Kavallerie Graf Parrini
Cdt en Chef l'Armée Combinée du Sud

Votre Excellence,

J'ai l'honneur de vous exposer les mouvements de la division polonaise aucours de la glorieuse journée d'aujourd'hui, qui la vit combattre douze heures d'affilée contre les forces très supérieures de l'ennemi, sans jamais cesser de déployer son courage ordinaire.

Les événements politiques récents laissaient planer le doute sur l'avenir de mes troupes. Seraient-elles désarmées, internées ? Puis la nécessité fit loi. L'agression Prussienne en même temps que la défection Wurtembergeoise, amenèrent votre auguste empereur à autoriser le concours de ma division, qui se trouvait cantonnée à Abbach, sur le trajet des agresseurs.

On n'appelle pas en vain de tels braves aux armes contre un ennemi devenu commun. A peine les ai-je informés que les "Vivat Cesarsz !" se répondaient, de régiment à régiment, par milliers de gorges déployées.

Vos ordres, dictés dans l'urgence, étaient simples : tenir mes positions et repousser l'ennemi. Je les interprétais largement. N'étant jusque-là qu'au cantonnement, je crus utile de garnir le plateau vis-à-vis d'Abbach en attendant l'arrivée des troupes que VE y dirigeait.

J'occupais également la ferme voisine avec un bataillon et détachais un escadron de lanciers pour flanquer la gauche des trois bataillons sur le plateau.

L'église d'Abbach fut défendue par un bataillon mais, surtout, j'envoyais un bataillon tenir le piton qui dominait la route d'arrivée de l'ennemi et formait redan à toute ma position. Deux autres bataillons et une batterie barraient l'espace entre le piton et le Danube.

Trois escadrons de lanciers et une batterie de volante me restaient en réserve dans le triangle formé par le plateau, Abbach et le piton. Ainsi disposé j'attendis l'ennemi.

Il ne tarda pas, inondant le secteur d'innombrables bataillons, qui ne m'inquiétèrent pas, mais qui bientôt démasquèrent la réserve d'artillerie lourde de l'armée ennemie. Je n'eus dès lors d'autre choix que de replier mon dispositif en plaine vers Abbach, non sans essuyer de lourdes pertes du fait des boulets auxquels je ne pouvais répondre, ma faible artillerie s'étant repliée sur ordre pour éviter une destruction aussi rapide qu'inutile.

J'avais cependant maintenu le bataillon sur le piton et ordonné aux lanciers de le soutenir de leur mieux. Je considérai en effet que je tenais là la clé de la position, et la suite me le confirma. Le corps du Général von Kerdal, qui m'était opposé, s'acharna à le prendre sans y parvenir d'abord. Plusieurs assauts furent repoussés par mes braves fantassins tandis que les lanciers se dévouaient pour empêcher l'ennemi de déborder l'obstacle.

Pendant ce temps une brigade légère autrichienne vint enfin déboucher sur ma gauche. Le seul résultat probant de son intervention, assez malheureuse à ce qu'il m'a paru, est qu'elle me permit de récupérer le bataillon de la ferme et l'escadron de flanc-garde, qui avaient l'ordre de rallier dès qu'ils seraient relevés. Ces braves le firent assez promptement pour apporter un concours décisif dans la suite de l'action autour du piton.

C'est en effet ce bataillon, dont je pris moi-même alors la tête, qui reprit les hauteurs à l'ennemi, au milieu des forces très supérieures dont il disposait dans le secteur. C'est aussi cet escadron qui renversa le bataillon de tête ennemi qui débordait la position.

Entretemps, de nombreux bataillons prussiens étaient venus insulter les murs d'Abbach, mais de tous ceux qui les atteignirent un instant, seuls les morts et blessés y restèrent, tandis que tout ce qui pouvait courir couvrit la plaine de fuyards. La victoire sur ce point fut complète, un seul de mes bataillons courant après cinq de l'ennemi.

Le corps entier du Général von Kerdal était ainsi battu ou contenu par une moitié de mes braves. Ce que voyant, le FM von Mühlberg, qui commandait

l'armée combinée Prusso-Saxonne, se vit contraint de dérouter vers le plateau la Garde Royale, dont l'intervention prévue au centre de notre armée aurait été préoccupante, voire décisive. Ce sont donc les trois bataillons de ma gauche qui allaient avoir à subir l'assaut suprême ennemi.

Je tentais tant bien que mal de m'y préparer. Ma gauche laissée "en l'air" par les Grenz, se trouvait menacée par toute la réserve de cavalerie lourde prussienne qui s'engouffrait dans l'espace abandonné par les Autrichiens.

Je dus donc rompre de ce côté, ce qui m'empêcha de garnir le bord du plateau et d'y déployer mon artillerie. La pression de von Kerdal, qui avait enfin repris le piton, "fixait" de même la droite de ce faible dispositif et m'obligea à replier mon artillerie volante au moment le plus malencontreux.

Ces péripéties de l'urgence permirent à la Garde du roi de Prusse de prendre pied sur le plateau sans coup férir. Le moment de vérité était arrivé. Plus de trois mille soldats d'élite ennemis, puissamment soutenus, en attaquaient moins de dix-huit cents abandonnés de tous.

Mais le soldat polonais ne compte pas ses ennemis, moins encore lorsqu'ils sont de la race abhorrée des Prussiens. Je donnai l'ordre d'attaquer et tous avancèrent résolument vers leur devoir. Les pièces de la Garde prussienne ouvrirent aussitôt le feu à petite portée, creusant des sillons sanglants dans la ligne qui formait le centre de mon dispositif, la contraignant à s'arrêter et à ouvrir le feu, ce que j'avais prévu.

Je lançais aussitôt les deux colonnes latérales contre les bataillons opposés tandis que mon artillerie tenait à distance le quatrième bataillon ennemi. C'était la Garde Royale Prussienne, certes, mais mes hommes ne le savaient pas, et ils firent de la si belle besogne qu'après ils n'avaient plus besoin de le savoir. Décontenancés par une opposition à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les meilleurs soldats de l'ennemi reculèrent déconfits devant les nôtres. La victoire du bien sur le mal se dessinait.

Von Mühlberg, atterré par la perspective d'une défaite lors de son premier commandement en chef, joua son va-tout et engagea sa dernière réserve, le bataillon de la Garde Royale Saxonne, dont il se méfiait... A juste titre, car ces braves soldats, longtemps nos compagnons d'armes, répugnaient à lutter

contre nous, et déjà leurs éclaireurs mettaient la crosse en l'air et rejoignaient nos rangs.

Ce que voyant, von Mühlberg aurait eu recours à un procédé odieux, prévenant les Saxons que s'ils n'attaquaient pas franchement il allait les faire mitrailler par son artillerie. Voyant les tubes menaçants braqués dans leur dos et les boute-feu prêts à s'abattre, nos anciens camarades n'eurent d'autre choix que de résumer leur avance. Je tiens ce détail ignoble d'un officier saxon qui nous a rejoints à la nuit tombée.

De notre côté j'avais fait cesser le feu pour ne pas occasionner de pertes à nos amis Saxons, ce qui leur permit de nous contacter. Il s'ensuivit une confusion bien compréhensible, à laquelle je mis fin en ordonnant à ma troupe de se replier, tandis que la nuit commençait à tomber. Je le fis en refusant ma gauche pour m'éloigner de la cavalerie lourde ennemie qui, n'ayant plus d'opposition autrichienne, s'intéressait à mon flanc.

Je pivotais sur mon artillerie, démasquant une division autrichienne qui arrivait enfin, après plusieurs marches et contre-marches, et dont les uniformes blancs se distinguaient assez dans l'obscurité naissante pour arrêter tout-à-fait les sombres bataillons prussiens qui parurent alors comme engloutis par elle.

La bataille était finie. L'ennemi avait mis onze heures pour enfin pouvoir disposer sur le piton l'artillerie qui s'y serait avérée décisive d'entrée. Ne l'aurais-je occupé le premier, et âprement défendu, que nous perdions le plateau puis le village bien avant que n'arrivent à mon aide les troupes de VE.

Voila, Excellence, le récit fidèle et véridique des exploits polonais de cette journée à jamais glorieuse pour nos annales. J'ai jugé utile d'entrer dans certains détails qui seront, sans nul doute, travestis dans les gazettes de Berlin. VE saura alors quoi répondre.

Quant à moi, vos ordres m'ont trouvé ici ce matin, mon rapport de ce soir en part. Jusqu'à nouvel ordre de VE, Abbach j'y suis, Abbach j'y reste !

Le général commandant la division polonaise de l'armée combinée du Sud.

Manewski

Tableau I (Artiste : Jean-François Gantillon), mettant en scène, de gauche à droite, Jean-Luc Dorel, dans le rôle de Dieu (l'arbitre), Thierry Kerdal (assis) dans le rôle du méchant (le commandant des troupes prussiennes attaquant les miennes), et Diégo Mané (debout à droite), moi-même donc, dans le rôle du gentil (c'est-à-dire, en l'occurrence, le commandant de la division polonaise cantonnée à Abbach).

Le doigt de "Dieu" pointe les Dragons Prussiens commandés par Jean-François Gantillon. Plus loin arrivent les Cuirassiers du même métal. Ces forces mettront hors de cause les troupes autrichiennes d'Olivier Beyer qui leur font face, et seront très vite à même de menacer le flanc gauche des Polonais sur le plateau, raison pour laquelle, mal flanqué comme on peut le voir, j'ai dû refuser ma gauche.

Je suis entrain d'avancer vers le front le bataillon et l'escadron rendus disponibles par l'arrivée des Autrichiens. Thierry, pensif, examine la situation autour du piton. La petite ligne blanche (the thin white line) que l'on distingue au milieu d'une marée bleue est mon héroïque bataillon entouré par ceux de l'ennemi.

Entre mes deux mains on peut voir deux de mes escadrons chargeant pour empêcher l'ennemi de déborder les défenseurs du piton. Sous mon bras gauche le village d'Abbach. Entre lui et moi, le Danube. Je me suis plaint en haut lieu (à "Dieu", il n'y a pas plus haut !) de l'absence de la flotille de canonnières que toute armée bien commandée opérant le long d'un fleuve se doit d'avoir à disposition.

Tableau II et suivants : Artiste, moi-même, médiocre, donc, mais on comprend quand même, ce qui reste l'essentiel.

Sur le piton qu'il vient d'enlever, un bataillon prussien (Fusiliers de Réserve) s'est déployé. Sur sa droite on distingue la tête d'un bataillon de Mousquetaires de Ligne, et sur sa gauche deux bataillons de Mousquetaires de Réserve qui tentent de déboucher et sont forcés de s'arrêter, chargés qu'ils sont par des lanciers.

A la gauche de ces derniers un bataillon polonais monte à l'assaut du piton dont il va s'emparer. Derrière eux, en blanc, les précédents défenseurs se rallient après avoir été chassés. Hors-champ derrière eux, sur le plateau, l'artillerie polonaise a "préparé" les Prussiens en tirant par-dessus les siens sur les réservistes...
Le général de division se trouve entre l'infanterie et la cavalerie, actionnant le tout.

Le brigadier de cavalerie a mené toutes les charges... et s'en est tiré indemne...
Cette attaque des lanciers échouera contre les Mousquetaires qu'elle chargeait, mais son but premier était de les retarder tout en flanquant son infanterie et en fixant celle de l'ennemi. Celui-ci, qui avait ordonné à sa ligne d'avancer, fut obligé, à cause de la cavalerie polonaise, d'attendre le choc de pied ferme. Il eut donc lieu sur le piton, qu'il perdit, alors qu'un combat à son pied, même perdu, l'aurait conservé le temps de le faire occuper par un autre Mousquetaire en approche.

Tableau III : L'attaque d'Abbach par les Prussiens. On distingue au loin, de gauche à droite, le bataillon blanc au ralliement derrière l'artillerie. Trois bataillons prussiens débordant le piton par sa gauche. Le bataillon polonais sur le piton. Les deux bataillons de réservistes derechef bloqués par une charge de lanciers, qui cette fois réussira... laissant les Landwehrs seuls pour attaquer Abbach.

Le bataillon prussien le plus avancé à battu le bataillon polonais opposé, très maltraité au préalable par l'artillerie de position, ici hors-champ derrière le général qui encourage ses troupes... de loin. Le brigadier polonais, lui, a pris la tête du bataillon blanc au premier plan, et l'a mené à la bayonnette, et à la victoire... ce fut la seule tentative d'enlever Abbach de front. Avec des Landwehrs ce n'était pas évident, mais pour un Prussien "ein befehl ist ein befehl" ! (un ordre est un ordre).

Malgré l'échec de la tentative des Prussiens contre Abbach, ils vont finir par s'emparer du piton en engageant un bataillon de Mousquetaires de Ligne qui va profiter du désordre qui suivit la victoire des Polonais auxquels il ne laissa pas le temps de se reformer. L'artillerie de Position se mit alors en devoir de se mettre en batterie sur la hauteur, mais cela lui prit tellement de temps qu'elle n'eut pas celui d'être d'une utilité quelconque pour la fin des combats. Par contre, intallée là-haut dès le début de la partie, ce qui serait advenu si je ne m'y étais pas établi, elle aurait rendu le plateau intenable aux Polonais et participé à la prise d'Abbach, et tout cela sans engager la Garde Royale, dont l'intervention ailleurs (au centre par exemple) y aurait probablement apporté aussi la décision qui a manqué.

Tableau IV : Le moment de vérité. Tout en haut, dans le coin gauche les Chevau-Légers autrichiens “O’Reilly” en désarroi devant les Dragons prussiens. De l’autre côté les Cuirassiers prussiens arrivent. Plus près à gauche, les Grenz en retrait de la gauche des Polonais qu’ils ne flanquent plus. Sur le plateau l’ordre mixte des Polonais se heurte à la Garde Royale prussienne renforcée par un bataillon de la Garde Royale Saxonne. Ce dernier sera le seul à “passer”.

Au premier plan la batterie à pied polonaise, dont le feu tiendra à distance les Fusiliers de la Garde prussienne. La batterie “volante” a dû se replier avec perte de deux pièces, laissant l’action principale sans le soutien d’artillerie que je lui avais destiné. Dès lors, l’ennemi ayant le sien, en plus du nombre et de la qualité, la suite de l’action était bien compromise pour mes Polonais. Nonobstant, le choix d’attaquer ne coûtant pas “plus cher” que d’attendre le choc de pied ferme, je l’ai jugé davantage “polonais” dans l’esprit même si l’autre hypothèse se tenait aussi.

Il reste intéressant d’utiliser cette situation comme cas concret et de développer les différentes hypothèses avec tests détaillés à l’usage des nouveaux joueurs car en l’occurrence les unités concernées sont toutes intactes au début du Tour de Jeu. Les bataillons polonais sont à 18 figurines, le saxon à 20 et les prussiens à 24. Le tableau de pertes utilisé est celui de 97 et à cette échelle d’effectifs il faut un écart de 2 pas de pertes pour obtenir un cran de résultat. Transposé au 1/50e nous aurions eu les Polonais à 12 figurines, le Saxon à 14 et les Prussiens à 16.
Je peux faire passer par mail la photo en grande définition à ceux qui le veulent.

Ci-dessus : J.-A. et M.-W. Mané, T. Kerdal. Ci-dessous : O. Beyer, J.-L. Dorel, J.-F. Gantillon.